

Notre bibliothèque

Autor(en): **J.V.**

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses**

Band (Jahr): **13 (1925)**

Heft 203

PDF erstellt am: **23.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

<http://www.e-periodica.ch>

seront de la sorte mises en lumière, et il engage vivement tous ceux qui s'en préoccupent à soutenir ces représentations par leur présence et par celle de leurs amis.

Expositions du Travail féminin.

Après Berne, en automne 1923, ce sera, comme nos lectrices le savent, le tour de Genève en avril-mai 1925, puis de Vevey en juin, et enfin de Bâle en automne de la même année, à montrer de façon tangible quelle est, dans tous les domaines, la participation de la femme à la vie économique du pays, et à offrir ainsi à la jeunesse féminine de précieuses suggestions sur les débouchés à son activité professionnelle. Tout ceci, en attendant la grande Exposition nationale féminine, dont l'idée est dans l'air, et à laquelle ces manifestations cantonales préparent le terrain.

Nous rappelons aux organisatrices des trois Expositions de l'an 1925 que les colonnes du *Mouvement* sont largement ouvertes à toute communication sur leur activité.

Distinctions.

La dernière *Liste d'honneurs* publiée par le gouvernement britannique à l'occasion de la nouvelle année comprend les noms de trois femmes auxquelles sont décernés les différents grades de l'Ordre du Mérite — un ordre créé spécialement à l'intention des femmes durant la guerre pour reconnaître les services rendus par elles, et qui leur attribue le titre, étrange encore pour certaines oreilles continentales, de *Dame*. Certes, les titulaires sont bien choisis: ce sont: Mrs. Millicent Garret-Fawcett, l'une des pionnières du mouvement féministe anglais, l'ancienne présidente, si bien connue dans tous les milieux féministes internationaux de l'Union nationale suffragiste anglaise, et une sociologue de valeur; puis Miss Ellen Terry, l'une des plus célèbres actrices anglaises, et Dr. Aldrich-Blake, chirurgienne distinguée de l'École de Médecine féminine de Londres (qui vient justement de fêter son jubilé) et l'une des organisatrices et coordinatrices de l'effort médical féminin durant la guerre.

La presse féministe anglaise, toutefois, se montre peu satisfaite des distinctions accordées, qu'elle estime beaucoup trop maigres en regard de la valeur incontestée des candidates. Selon notre confrère *The Vote*, Mrs. Fawcett et Miss Terry auraient dû être élevées à la pairie et représenter ainsi les femmes à la Chambre des Lords, et Dr. Aldrich-Blake aurait certainement reçu, si elle avait été un homme, un ordre beaucoup plus élevé.

Hélas!...

Choses de Genève

**I
La Taverne de la Madeleine.**

La petite place irrégulière où s'élève la vieille église genevoise de la Madeleine est bordée d'un côté par de hautes maisons qui grimpent à l'assaut de la colline, noircies et injuriées par le temps

douceurs quotidiennes... J'étais loin de tout jardin, et pourtant, comme ils se sont efforcés de fleurir pour moi! Les fleurs me sont venues en bouquets de parfums. Le vent m'a apporté, à cause de cette saveur mêlée de miel et de cette âcreté légère de la sève, les amandiers lointains que je ne voyais pas. Il m'a donné, un soir, tout un buisson de roses, et, plus tard, les raisins écrasés au pressoir...»

«... Ne stérilise rien en toi. Ne te prive pas de souffrir. Il y a, au fond de la douleur, un pouvoir de joie qui, lentement te sera perceptible. Offre-lui tout ton cœur, sois-lui attentif, aime-la pour découvrir qu'elle n'est, elle aussi, qu'une forme de la vie, et peut-être une de ses plus grandes forces...»

On voudrait citer la moitié de ce livre de la douleur sereine; n'est-ce pas la meilleure preuve qu'il est bienfaisant? Et comme il est aussi fort bien écrit, les amateurs de bon style ne perdront rien en le lisant tout entier.

Quelle nouvelle œuvre M^{lle} Galzy nous prépare-t-elle? Espérons qu'elle ne la fera pas attendre longtemps.

M. L. PREJS.

et de mine résolument rébarbative. Au pied de cette falaise percée de cent fenêtres, une petite maison, ancienne aussi, abrite la Taverne antialcoolique de la Madeleine: un étage sur un rez-de-chaussée, un pignon ajusté de guingois, deux portes cochères s'ouvrant sur la rue animée. Par un caprice bizarre du destin, elle a été installée dans les murs d'une ex-maison de passe, et rien que pour avoir débarrassé le quartier de cet ignoble logis, elle nous serait sympathique.

Les origines de la Taverne sont pittoresques à souhait. C'était pendant la guerre; deux dames genevoises qui s'occupaient des « soupes à bon marché » du quartier de Saint-Gervais interpellèrent un jour un client assidu, charbonnier de son état et gagnant largement sa vie. « Pourquoi venez-vous ici? — Parce qu'ici je ne suis pas amené à boire comme au café, où j'absorbe apéritif sur apéritif; j'ai pris jusqu'à 30 absinthes d'un jour, et quand je suis ivre, je casse tout. » Ce sympathique charbonnier, qui avait jeté sa femme par la fenêtre dans un moment d'oubli ou d'agitation, mais était au demeurant, et à jeun, le meilleur garçon du monde, encouragea vivement les deux dames à ouvrir un restaurant sans alcool. Sur ces entrefaites et comme elles hésitaient, un Espagnol, ancien garçon de café, fit paraître une annonce dans la *Tribune* par laquelle il offrait à qui le voudrait son concours pour une œuvre antialcoolique. Cet apôtre de la tempérance était, je crois, un peu fêlé, mais il n'empêche pas que se fonda alors un comité composé d'éléments assez divers: deux dames de l'aristocratie genevoise, un ramoneur, un ou deux fonctionnaires des postes, un menuisier, un cuisinier et l'ex-garçon de café espagnol.

Ce comité constitua un capital par actions de quelques mille francs; une maison fut louée et nettoyée, et le restaurant aménagé: la Taverne avait pris vie. Mais elle eut des débuts difficiles et des gérants au-dessous de leur tâche. Alors se formèrent un comité d'administration, chef suprême non seulement de la Taverne existante, mais de tous les établissements similaires à venir, et un comité de dames qui prit énergiquement en mains la direction de la maison. Nous retrouvons dans ces comités les deux dames du commencement de l'histoire, toujours à la brèche, et sous leur impulsion tout se mit à marcher.

La clientèle est nombreuse et fidèle: hommes et femmes, fonctionnaires, étudiants, employés de commerce, peu d'ouvriers en somme. Tout ce monde se presse dans les trois salles avenantes, gentiment décorées, autour de petites tables de bois brun polies comme des miroirs. On ne voit ni nappes défraîchies, ni toiles cirées inesthétiques: le repas se sert à même le bois brillant qui garde toute sa beauté à force d'astiquage. Dans de petits vases amusants des fleurs jolies; à beaucoup de détails semblables se reconnaît la main des femmes de goût qui se dévouent à la Taverne. Dix-huit jeunes filles en uniforme bleu et tablier blanc évo-

Notre Bibliothèque

MARG. DELACHAUX: *Les Fileuses d'Heures*. Editions Spes, Lausanne, 1924.

Sans chicaner M^{me} Marguerite Delachaux pour ce titre qui nous semble participer de la recherche plus que de la justesse, nous nous faisons un plaisir de recommander l'achat de son livre au public qu'intéresse la vie des ouvrières horlogères de la Montagne neuchâteloise. Dans cette suite d'agréables petits tableaux, dans cette étude pas très poussée, il faut l'avouer, se retrouvent les qualités de M^{me} Delachaux, sa finesse certaine, sa jolie imagination, son sens artistique aigu, mais aussi deux défauts, si j'ose le dire: la généralisation hâtive et la documentation superficielle.

Au point de vue strictement féminin, nous pouvons dire notre reconnaissance à l'auteur, qui tente de retracer les heurs et malheurs de l'ouvrière, ses réactions, bien différentes suivant le caractère et l'éducation, contre les tristesses, les ennuis graves ou légers, les fâcheuses promiscuités de la dure vie des fabriques.

Il se trouvera des lecteurs pour goûter les pages sur le travail de l'artisan-émailleur, ou pour suivre avec sympathie l'histoire d'amour joliment esquissée. Tous, après avoir lu l'aimable livre de M^{me} Delachaux, seront persuadés comme elle, — qui le dit après Pierre Hamp, — « que, par le travail où l'on ne chante plus, se fait un grand œuvre d'abâtissement humain. »

J. V.